

# Seul maître à bord.

*Nouvelle de Patrice Dumas*

La Malouine, goélette que je commande par la grâce de notre roi, Louis le quatorzième, est fine et légère, sa ligne élancée et son grément à deux mâts en font un vaisseau rapide dont l'étrave fend la vague comme la lame fend le bois.

Afin d'explorer sans crainte les terres inconnues à l'ouest de l'Afrique, elle est armée de douze canons qui enverraient par le fond tous les pirates qui tenteraient de l'approcher. Trente-sept hommes sont inscrits au rôle du bord, dont douze soldats aux ordres du lieutenant Espariat. Tous sont fiers d'embarquer pour notre périple.

Mes matelots parlent haut et fort, sentent mauvais, jurent, rotent, et boivent trop, mais ils n'ont pas leurs pareils pour halier les drisses, partir à l'assaut des vergues et nouer les garcettes de ris quand le vent fraîchit, ou carguer les voiles lorsque le grain menace. Presque tous portent les traces de blessures acquises en combattant sur les sept mers les ennemis de la France.

Solides marins ne craignant ni les bourrasques ni la tempête, infatigables à la manœuvre, du branle-bas au coucher, ils obéissent aux ordres du bosco, leurs mains calleuses agrippant les cordages, leur bouche édentée reprenant en chœur les chants pleurant leur femme et leurs enfants laissés au port.

À la taverne, le tafia abreuvant leur gosier assoiffé, ils racontent à des marchands crédules des légendes horribles de bateaux errant sans fin sur les océans ; la fin brutale d'équipages qui, rendus fous par on ne sait quel sortilège, se jetèrent par-dessus bord ; les récits de mystérieuses créatures abyssales dévorant les humains. Pour un verre de plus, à la grande joie des curieux avides d'aventures, ces hardis navigateurs inventeront, par delà les flots, des îles paradisiaques aux rivages bordés de palmiers se balançant au souffle des alizés.

Du calfat au gabier, mes courageux marins aiment la mer autant qu'ils le redoutent, ils remercient Dieu pour les vents portants, et maudissent le diable pour les vents debout. Ils rêvent d'aller en bordée à terre quand ils sont en mer, et s'impatientent de repartir en mer pour de nouvelles courses dès qu'ils sont à terre...

Il y a juste deux mois, nous avons quitté Toulon, vaste port ouvrant sur la mer Méditerranée, puis, après notre passage par le détroit de Gibraltar, nous avons contourné l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance ; depuis, nous cinglons vers le nord, en bordant la côte orientale, à la recherche des richesses de ce mystérieux continent.

Hélas, notre expédition n'est guère fructueuse : portés par une brise molle, nous longeons un littoral plat dont la monotonie est parfois brisée par des caps rocheux que je reporte soigneusement sur la carte. La limpidité de l'eau, à peine teintée de turquoise, laisse voir le fond tapissé par un sable grossier.

Aucune crique, nulle anse abritée ne permet d'accoster, et quand bien même faire escale serait possible, on se demande ce que cette contrée stérile aurait à offrir : sur le plateau désolé s'étendant derrière la grève, nous ne distinguons ni monument, ni même une simple édification.

Comble de malchance, notre progression, contrariée par de forts courants, est désespérément lente et l'équipage se morfond.

Soudain, brisant le silence, la vigie s'exclame :

— Navire à bâbord !

Les soldats se ruent vers le bastingage ; les marins s'agrippent aux haubans pour scruter la côte.

Ami ou ennemi ?

Braquant ma lunette vers notre trois-quarts, je découvre un brick arborant le drapeau noir à tête de mort des pirates. Mauvaise rencontre... Certainement, ce vieux voilier à la coque vermoulue rôde dans ces parages à la recherche d'un bâtiment marchand lourdement chargé, afin d'accaparer sa cargaison, promesse de riche butin.

Que faire ? Fuir ? Non, ce serait de la lâcheté ! Nous livrerons donc bataille, pour le roi, pour la France !

Devinant mes intentions, le bosco hurle :

— Branle-bas de combat ! Chacun à son poste !

Alors que nous prenons en chasse les écumeurs des mers, le lieutenant Espariat veille au chargement des canons, et les hommes se préparent fébrilement à l'affrontement : sur le pont, on range les armes à portée de main ; dans la cale, sous les ordres de notre chirurgien, on ménage des brancards pour soigner les blessés.

L'attente commence, dans un calme inquiétant.

Les yeux perdus dans le lointain, la tête baissée comme à confesse, les plus anciens se rappellent les batailles meurtrières qu'ils ont menées, en racontant d'amers souvenirs : les visages grimaçant de haine au moment de l'abordage ; les corps-à-corps acharnés ; le cliquetis des sabres s'entrechoquant ; l'odeur de la poudre ; les jurons ; les cris de douleur et les râles d'agonie.

Horriifiés par ce qu'ils entendent, les novices qui n'ont jamais combattu se donnent du courage en louant la sagesse de mes ancêtres, lignée de capitaines au long cours qui toujours, bravant les tempêtes et les ennemis les plus retors, ramenèrent à bon port leur équipage. Ils ne cessent d'affirmer, en parlant de moi : "Bon sang ne saurait mentir !"

Petit à petit, nous gagnons sur notre adversaire. Rusé, le chef des pirates, qui connaît ces eaux que j'ignore, se rapproche de la côte, en espérant que notre navire s'échouera sur les bancs de sable défilant sous la coque.

Habilement, en suivant sa route, je ne me laisse pas prendre à son stratagème ; ainsi, bien malgré lui, il m'indique les profonds chenaux.

L'écart entre nos bâtiments est maintenant infime ; nous sommes si proches que notre mât de beaupré touche la poupe de notre ennemi. Nos soldats échangent alors les premiers coups de feu avec les forbans. Les détonations retentissent, hélas sans guère d'effets, hormis quelques éclats sur le bois de la dunette.

Pendant cette escarmouche, alors que le vent forcit, je note que les vagues alentour montrent une couleur plus sombre, témoin d'une profondeur accrue. C'est l'occasion !

J'ordonne à l'homme de barre de virer de bord, afin de croiser le sillage de notre proie ; comprenant mon but, le lieutenant Espariat incline nos canons bâbord vers sa ligne de flottaison.

Lorsque nous passons à portée de tir, il commande le feu. Dans un fracas de tonnerre, les boulets brisent le gouvernail et la mitraille crée dans la coque une large brèche. Sans attendre, je répète notre manoeuvre, offrant ainsi à nos pièces tribord une cible sans défense. Là encore, mes artilleurs font merveille, en ravageant la poupe de l'embarcation qui nous précède.

Prenant l'eau par une plaie béante, incapable d'infléchir sa route, le brick, pris au piège qu'il nous tendait, s'échoue à quelques encablures du rivage. Alors que notre canonnade redouble, des pirates se jettent à la mer, dans l'espoir d'un illusoire salut.

Sous nos coups de boutoir, le bâtiment finit par chavirer, alors qu'une poignée de nageurs exténués atteint la grève. Terrible châtement : pour expier leurs forfaits, ces gredins erreront des

jours et des jours dans ce désert inhospitalier à la recherche d'eau douce. Survivront-ils ? Je laisse à la providence le soin d'en décider.

Alors que mes hommes exultent, en buvant force rhum pour saluer l'audace de ma tactique, j'ordonne que l'on mette cap au large, afin de poursuivre notre mission civilisatrice. Fatigués, mais heureux, les marins reprennent leurs chants, et les soldats, comblés d'être sains et saufs, alors qu'ils craignaient de perdre la vie durant cet affrontement, agitent leur tricorne en signe de gratitude.

J'aurais aimé rester seul encore un moment à savourer mon triomphe, à partager la joie de la victoire avec mes hommes, mais j'entendis ma mère, depuis notre salle à manger, intimer :

— Philippe, va chercher ton fils. Je l'appelle, mais il fait la sourde oreille. Heureusement que Clotilde est plus obéissante que lui !

Mon père passa la tête par la porte de ma chambre.

— Charles, ta mère t'appelle pour le dîner. Ta soeur est déjà à table !

Puis il avisa les bateaux sur mes draps tenant lieu de tumultueux océan, mon oreiller mis en boule en guise de roc, les figurines éparpillées sur le plancher de la pièce dévastée.

— Ah... Les pirates ont encore attaqué ton navire. J'espère que tu as vaincu.

— Oui, papa..., et j'ai sauvé tout le monde !

— Bravo fiston ! Allez, maintenant, dépêche-toi.

Pendant que je me lavais les mains, mon père dit à ma mère :

— Il arrive, Blanche. Tu sais, il avait une bien rude bataille à mener.

Attendrie, elle lui sourit, et ils s'embrassèrent.

FIN